

## L'OUVRIER AMERICAIN

par Paul ROMANO

(traduit de l'américain — fin) (1)

### CHAPITRE VII

#### LES CONTRADICTIONS DE LA PRODUCTION

##### La baisse de la productivité du travail.

J'ai eu plusieurs discussions avec différents ouvriers sur la baisse de la productivité du travail.

L'ouvrier R., convient de l'existence d'une telle baisse. Spécialement en ce qui concerne le travail à la chaîne. Les ouvriers, dit-il, ne veulent pas être transformés en esclaves. Il soutient que si l'on donnait carte blanche aux ouvriers la production pourrait être de 20 à 30 % plus élevée. Il se plaint de la somme insurmontable d'entraves auxquelles l'ouvrier a à faire face dans son travail au cours d'une seule journée. Il affirme que si toute la paperasserie et tous les contrôles tatillons étaient supprimés et que s'il était laissé libre cours à l'ingéniosité des ouvriers, la production pourrait être considérablement accrue. Il ajoute qu'il est extrêmement difficile de savoir ce que chaque ouvrier pense individuellement étant donné

(1) Nous publierons au prochain numéro un résumé de l'étude de R. Stone qui a été publiée dans la même brochure que « l'ouvrier américain » et qui porte sur le même sujet. En même temps, nous publierons les réflexions que nous a provoquées le témoignage de P. Romano.

qu'à bien des égards l'ouvrier s'isole mentalement de ses camarades de travail et qu'il est rare qu'il leur fasse part de ce qu'il pense. Les ouvriers, dit-il enfin, freinent la production et ne donnent pas le meilleur d'eux-mêmes.

##### La norme, mais pas plus que la norme.

Je me suis entretenu du même sujet avec deux autres ouvriers. Le premier affirme que l'on pourrait doubler la production. Le second est plus sceptique. Il semble penser que cela ne pourrait se faire qu'en exigeant encore plus de travail de la part des ouvriers. J'abordais alors la question sous l'angle de la journée de 4 heures, 5 jours par semaine et demandais s'ils pensaient qu'un tel objectif était réalisable. J'essayais de les convaincre en mettant en avant l'idée d'une coopération de tous les ouvriers à l'échelle de l'ensemble de l'usine. J'expliquais ce qu'était un véritable contrôle ouvrier. L'un de mes interlocuteurs rapporta alors que durant la guerre, dans son département, les gars avaient pris l'habitude de délibérément abattre le travail le plus vite possible et utilisaient le temps qui leur restait de libre à jouer aux courses. Ainsi ils se distraient et le travail était quand même fait. Il soutient qu'à cette époque l'atmosphère morale était entièrement différente. Il n'est plus question que de respecter les temps et c'est tout. Il dit que lorsqu'il a rempli ses normes avant l'heure et qu'il flâne le contremaître rapplique aussitôt et il n'aime pas cela. Il semble que le contremaître ne puisse pas supporter de voir les ouvriers ne rien faire bien que les normes aient été remplies. (A ce propos le second ouvrier fit remarquer que les mineurs qui avaient débrayé une fois alors que la journée était déjà avancée et que leur quota avaient été remplis n'avaient pourtant pas eu leur journée entière de payée.) La conversation tourna enfin de nouveau sur les combines astucieuses utilisées pendant la guerre par les ouvriers pour gagner du temps.

Une équipe de manœuvres a pour unique tâche d'alimenter les divers postes de l'usine en acier. La plupart du temps le travail consiste en ce que plusieurs ouvriers poussent de grands chariots chargés d'acier. Il est visible que le contremaître de cette équipe estime que les manœuvres sont loin de donner leur pleine force. Il s'énerve et à tout instant il joint sa force à celle des ouvriers. Il est clair que ces derniers n'aiment pas cela. Ils n'ont rien à redire lorsque c'est moi-même qui leur donne un coup de main parce que je suis un ouvrier comme eux. Dès que je joins mon effort au leur, le chariot progresse rapidement. Peut-être que cela signifie seulement qu'un manœuvre de plus était nécessaire pour ce travail. Mais à voir l'expression de leur visage on peut tout aussi bien interpréter cela comme la preuve qu'ils ne font pas plus d'efforts qu'il n'en faut pour faire avancer le chariot à petite vitesse.

Un jour, un manœuvre me confia son idée sur ces genres de travaux non qualifiés : « Tu sais, petit, c'est vraiment tout un art que d'être manœuvre. Le truc c'est de ne pas être là lorsque l'on a besoin de toi. Il faut savoir y faire et un manœuvre qui s'y connaît ne se crève pas ».

J'ajouterais que cela a probablement été beaucoup plus vrai

durant la guerre. Il semble que depuis qu'il y a eu des licenciements dans leurs rangs, les manœuvres sont obligés de travailler plus dur. Mais dès qu'une occasion d'épargner ses efforts lui est offerte le manœuvre ne manque pas de la saisir comme avant.

Alors que le rythme de travail s'accélère et que l'oppression des ouvriers devient plus grande il arrive un moment où cette évolution provoque un changement dans l'attitude de l'ouvrier. C'est justement lorsque la machine exerce sur lui le maximum de ses ravages et lorsque l'ouvrier touche au fond même de son désespoir que, tout à coup, tout son être se révolte dans une attitude de défi et alors il se sent envahi par un sentiment de liberté. Ce n'est que rarement que cela arrive mais aussitôt on constate une baisse automatique dans la productivité du travail dans le cadre de ce qu'est de nos jours l'organisation industrielle.

Par contre, j'ai vu des ouvriers se tuer de travail pour sortir le maximum possible de pièces, uniquement parce qu'ils voulaient savoir quel niveau de production ils pouvaient atteindre. Il s'agit ici de cas dans lesquels ils n'en tiraient aucun profit supplémentaire. Inversement certains ouvriers se mettront juste avant de quitter le travail à tourner à sec, tout simplement, histoire de brûler leurs outils. Quelquefois pourtant, il s'agit de se venger d'une crasse faite un jour par l'ouvrier de l'équipe suivante.

### La division au sein de la classe.

L'ouvrier dans son travail se heurte sans arrêt à des contradictions. Bien souvent, il pourra avoir l'envie de donner un coup de main à un ouvrier qui fait un autre travail que le sien, mais il s'abstiendra de le faire à cause de l'existence des catégories et de la crainte de mécontenter ce faisant ses propres camarades de travail.

De plus il risque toujours en agissant ainsi de donner à la compagnie un de ces prétextes qu'elle recherche toujours pour justifier l'extension du nombre des tâches qui sont exigées d'un ouvrier d'une catégorie donnée.

Salaires et catégories à l'usine sont multipliés à l'infini. C'est une lutte continue pour accéder à une catégorie supérieure et gagner plus d'argent, une lutte de chacun contre tous. Les questions d'avancement ou d'attribution de nouveaux emplois accumulent beaucoup de ressentiments aussi bien entre les ouvriers qu'à l'égard de la compagnie. Chaque fois qu'un nouvel emploi se trouve libre cela déclenche d'amères querelles. Ce n'est pas essentiellement la question des quelques francs à gagner qui est en cause, ainsi que les apparences pourraient le faire croire, mais le fait que chacun désire voir ses capacités reconnues et qu'il lui soit donné une chance d'exploiter ce qu'il a en lui.

Dans les usines où le système des catégories est largement appliqué les ouvriers se confinent aux tâches de leur catégorie. Par exemple un conducteur de machine fait marcher sa machine, le manœuvre balaye, nettoie, porte des charges etc. C'est en tout cas ainsi que cela se passe habituellement. J'ai pourtant constaté qu'il existait une tendance marquée de la part des ouvriers à briser les cadres rigides de leur qualification en faisant des travaux qui sortent pour ainsi dire de leur juridiction. Un conducteur fera aussi

le travail d'un manœuvre, etc. C'est de leur propre initiative que les ouvriers enfreignent les règles. Je veux dire qu'ils n'assument cette tâche supplémentaire qu'aussi longtemps qu'ils le font de leur propre chef. Que la compagnie leur donne l'ordre de remplir ces tâches et aussitôt les hommes se rebelleront et répondront par un refus. Par contre, il est pratiquement impossible de les en empêcher lorsque c'est eux-mêmes qui en ont pris l'initiative.

Les dispositions concernant l'ancienneté introduites par les syndicats ont très souvent pour effet d'empêcher des ouvriers faisant preuve de qualifications réelles de monter en grade. Il existe par exemple des ouvriers qui après seulement quelques années de pratique surpassent de loin en intelligence et en imagination de vieux compagnons. Cela est essentiellement dû à la formation technique et générale qui leur a été dispensée dans les écoles modernes. J'ai même entendu dire par de vieux ouvriers que le système de l'ancienneté constituait un frein au développement de la production (1). Cela n'empêche pas qu'ils seraient quand même prêts à se battre si la compagnie tentait de violer les dispositions concernant l'ancienneté. Ils se trouvent placés dans une situation contradictoire parce qu'ils se rendent compte que le système de l'ancienneté est nécessaire à leur défense et que cependant de telles mesures défensives constituent un obstacle à l'épanouissement des meilleures facultés créatives des ouvriers. Les ouvriers disent que s'ils avaient la possibilité de décider eux-mêmes, à la base, quels sont ceux qui doivent bénéficier d'un avancement, ils seraient en mesure d'opérer une meilleure sélection.

Durant ces derniers temps, les signes d'une évolution rapide des ouvriers sont discernables. Ils sont agités et ébranlés par une profonde insatisfaction. Ils veulent avoir une existence plus supportable à l'usine. Partout on sent chez eux le désir de résoudre les contradictions de la production qui les aliènent. C'est ainsi que l'ouvrier à qui l'odeur écœurante de sa machine soulève l'estomac, la stoppe tout à coup en s'écriant : « Qu'ils aillent se faire foutre avec leurs catégories. J'en ai plus que marre. Je vais la nettoyer moi-même cette putain de machine ».

### La spontanéité créative des ouvriers.

Lorsqu'un ouvrier trouve l'occasion de s'évader un moment, il en profite pour inspecter les autres départements de l'usine. Cela arrive rarement. Son désir d'accéder à une vision de cet ensemble dont il est une partie n'est jamais satisfait. Il n'arrive pas à connaître les techniques et les pratiques des départements voisins dans leur totalité. Lorsqu'il le peut l'ouvrier s'arrêtera devant une machine qui l'intrigue, ramassera une pièce usinée et fera des commentaires. Il posera des questions concernant cette pièce à l'ouvrier travaillant sur la machine. On peut alors déceler une extraordi-

(1) On peut effectivement bien parler en Amérique d'un « système de l'ancienneté », parce que c'est la seule manière dont les syndicats peuvent lutter contre les énormes et arbitraires fluctuations de la demande de main-d'œuvre qui existent dans ce pays. Mais, inversement, le rôle des syndicats dans la production capitaliste d'une part, et l'emprise bureaucratique des syndicats sur les ouvriers d'autre part, se trouvent par cette pratique immensément accrus.

naire expression d'envie dans les yeux attentifs de ceux qui ont pour tâche habituelle un travail de manœuvre ou un travail manuel et non qualifié. Il n'est pas rare d'entendre un ouvrier dire à un autre : « C'est un drôle de bon boulot que tu as là ».

Et pourtant lorsqu'un ouvrier monte en grade son nouveau travail lui paraît rapidement routinier et une fois de plus il se trouve en proie à la même insatisfaction. De nombreux ouvriers expriment le désir d'être affectés à l'atelier d'outillage, mais même dans cet atelier le travail a été l'objet d'une telle division que les opérations exigées en sont devenues simples et routinières. L'un des ouvriers les plus qualifiés de mon département est un régleur. Il se consacre à une grande variété de travaux durant sa journée, réglant les machines, imaginant de nouveaux montages, etc. Cependant son travail l'assomme. Il dit : « Si tu trouves que c'est une si bonne place tu n'as qu'à la prendre. Moi j'en ai plein le dos ».

Pendant la guerre s'est développé un genre de spontanéité créative des ouvriers qui a reçu le nom de « Commandes Gouvernementales » (1). Je ne pense pas qu'il existe un seul ouvrier qui, à un moment ou à un autre, n'ait pas travaillé à ces « Commandes Gouvernementales ». Il était devenu courant et même normal de voir un ouvrier fabriquer quelque chose pour lui durant les heures de travail. Des centaines de milliers d'ouvriers ont fait des bagues, des cadenas, des outils, des bricoles. Si le contremaître ou un chef survenait et demandait : « Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? » La réponse était : « Commande Gouvernementale ». Beaucoup de jolies choses furent ainsi faites et les ouvriers se les montraient les uns les autres. Cette pratique se perpétua et il semble qu'elle doive rester acquise. L'expression de « Commande Gouvernementale » s'applique à tout travail que l'ouvrier peut faire pour son propre compte sur le temps de la compagnie. Il semble pourtant que les ouvriers aujourd'hui ne font pas preuve d'autant de patience qu'alors dans ce genre de travaux et qu'ils ont besoin de quelque chose de plus que ce dérivatif.

Ce n'est pas seulement pour le savoir faire que l'ouvrier désire être capable de faire beaucoup de choses. Un ouvrier parlera d'un autre en disant que celui là il sait faire de tout. Il aimerait bien être lui aussi en être capable, mais même cela n'est pas suffisant.

A l'heure du repas on entend souvent les ouvriers discuter de la meilleure manière de faire un boulot, de la première à la dernière opération. Ils parlent alors de la qualité de la matière qu'il convient d'utiliser, de comment faire telle ou telle opération sur telle ou telle machine plutôt qu'une autre, ainsi que des divers montages ou réglages. Mais jamais ils n'ont le pouvoir de décider du comment et du pourquoi de la production. Cependant s'ils ne peuvent pleinement utiliser les ressources de leur expérience ils s'efforcent tout au moins de les mettre à contribution le plus qu'ils le peuvent.

Pour assurer la production, de nombreux ouvriers mettent au point des procédés ingénieux. Certains changent les jeux de roues

(1) En France, c'est tout simplement ce que l'on appelle « la perruque », qui a existé de tout temps. Il est cependant à noter qu'ici les objets produits sont en général des objets utilitaires (porte-bagages pour vélos, poussettes d'enfants, etc...), évidemment à usage personnel. Durant l'occupation pourtant on a pu constater une véritable production pour la vente ou le troc.

lorsque le contremaître n'est pas dans les environs. D'autres fabriquent des outils spéciaux ou font des montages particuliers sur leurs machines afin de se faciliter le travail. Ils gardent pour eux ces améliorations afin que la compagnie n'en profite pas. Parfois ils s'entraident, parfois ils ne le font pas.

L'autre jour mon voisin de machine imagina un système adroit permettant d'améliorer le rendement de sa bécane. Il tint à me le montrer et à m'expliquer ce qu'il avait fait. Il était satisfait de sa réussite et il était déçu que personne d'autre ne puisse l'admirer.

Les conducteurs de machines fonctionnant par coupement du métal ont souvent l'envie d'accélérer l'avancement et d'augmenter la profondeur des passes pour voir jusqu'où ils peuvent aller. Cela se passe couramment sur les tours, parallèles et verticaux, etc. Moi-même j'ai bien souvent fait de même. Bien que l'on risque ainsi de casser quelque chose, les ouvriers qui le tentent cherchent ce faisant à dominer complètement leur machine.

Etant donné que les ouvriers n'ont pas la possibilité de donner libre cours à leur spontanéité créative à l'atelier, c'est en dehors de l'usine, chez eux, qu'ils cherchent à la satisfaire.

Nombreux sont les ouvriers qui cherchent à oublier la tension de l'usine, durant leurs heures de loisir, en travaillant sur leur voiture. Ils les nettoient et les astiquent, racommodent les moteurs et les divers autres organes mécaniques. Les ouvriers passent aussi leur temps à peindre et à réparer leur maison.

Mais ici aussi ils sentent qu'il leur manque quelque chose. Il leur arrive d'abandonner le travail entrepris durant des semaines entières parce qu'ils y ont perdu tout intérêt et, à moins qu'ils ne s'y forcent, il demeure alors inachevé. De nombreux ouvriers confient à leurs camarades d'atelier : « Lorsque j'ai fini ma journée à l'usine c'est pour remettre ça que je rentre à la maison ».

Lorsqu'un ouvrier voit un nouveau modèle de machine il l'observe avec des yeux de connaisseur. « Quelle bécane ! » s'exclame-t-il. Son appréciation n'est pas fonction d'une évaluation monétaire, mais il en juge d'après ce qu'elle pourrait donner sous sa conduite à lui.

### La communauté ouvrière.

Personne n'échappe à la vie misérable de l'usine. Aussi, lorsque des ouvriers geignent et se plaignent continuellement auprès de leurs camarades de travail, ceux-ci s'énervent. Les pleurnicheurs ne sont pas appréciés et on les évite autant que possible. Les ouvriers leur disent : « Si tu as des réclamations à faire ne t'adresse pas à moi. Adresse-toi au patron ».

Tout ouvrier capable respectera un autre ouvrier qui fait du bon travail. C'est de cette manière que se crée un sentiment de respect mutuel et d'appréciation réciproque. C'est là pour la communauté ouvrière une sorte de code non formulé.

Les ouvriers ont des procédés pour se mettre les uns les autres à l'épreuve. Parfois, durant une journée, on cherchera à embêter un ouvrier ; par exemple, en mettant du bleu sur sa machine, en l'arrêtant continuellement, en foutant la pagaille dans sa boîte à outils, en cachant ses outils. On fait cela pour voir s'il ira pleurer auprès des chefs et s'il est un bon gars qui comprend la plaisanterie.

Souvent un ouvrier trouve satisfaction à venir travailler un jour où l'on s'attend pas à le voir venir. C'est de son propre chef qu'il prend une telle décision, vu qu'il n'est pas tenu de venir ce jour-là. Ces ouvriers qui agissent ainsi prennent un certain plaisir à être venus, spécialement s'il y a d'autres ouvriers qui, eux, sont absents. On remarque alors une certaine atmosphère de camaraderie et d'insouciance.

Dans chaque département, les ouvriers vont faire de temps à autre un tour aux lavabos pour fumer un peu ou se reposer un moment. Personne n'a jamais fixé une périodicité à ces déplacements, mais dans mon département, nous avons établi une sorte de tradition tacite en la matière. La journée est divisée en deux. Première cigarette à 10 heures du matin, seconde à 2 heures de l'après-midi. A de telles heures, on est sûr de trouver d'autres ouvriers et d'avoir de la compagnie pour qui parler avec.

Lorsqu'un ouvrier change d'usine, il est temporairement envahi par le sentiment d'être perdu et doute de sa capacité de bien remplir son nouveau travail. Après une journée passée dans la nouvelle usine, au milieu des ouvriers qu'il retrouve, sa confiance en lui-même et en ses capacités renaît d'un seul coup.

Lorsqu'un malheur frappe un ouvrier : mort dans sa famille, maladie ou autre détresse personnelle, les ouvriers expriment leur compassion. Bien souvent, les mots seuls ne suffisent pas à apporter une consolation ; aussi, l'ouvrier du rang cherche à manifester la part qu'il prend à ce malheur en aidant d'une manière ou d'une autre son camarade endeuillé. Lorsqu'un malheur frappe un ouvrier, il trouve un certain soulagement à l'usine, loin de la tristesse de la maison.

### Comme s'ils étaient quelqu'un.

Un jour, durant le repas, les ouvriers discutaient et se lamentaient du peu de véritable amitié qui prévaut dans les relations entre les gens. L'un d'eux s'exprimait dans des termes qui, en fait, signifiaient non pas amitié, mais bien camaraderie. Il disait que c'était tragique que les relations entre les hommes n'étaient pas harmonieuses.

Tous les employés possèdent un matricule. Systématiquement, les numéros matricules remplacent les noms des ouvriers. Enveloppes de paye, bons de travail, etc., sont tous adressés à un numéro matricule. Même les ouvriers commencent à se référer les uns aux autres comme à des numéros : « Le 402 a travaillé sur ma machine cette nuit ».

Il y a beaucoup d'ouvriers dans l'usine qui cherchent à trouver un moyen d'exprimer l'importance de la fonction qu'ils tiennent en tant qu'individus. La compagnie qui en est consciente institua le port d'un certain type d'uniforme pour certaines fonctions. C'est une sorte de veste ou de manteau de travail léger, orné de l'insigne de la compagnie, habituellement porté par les régleurs, inspecteurs, etc. Je pris la peine d'observer les réactions des quelques ouvriers auxquels cette petite ruse était destinée. Au début et pendant quelques jours, il apparut qu'ils affichaient un air de supériorité, comme si maintenant ils étaient quelqu'un. Quelques jours plus tard, l'uniforme était devenu sale et, de plus, les autres ouvriers, dès le pre-

mier jour, n'avaient tenu aucun compte de cette nouvelle marque de distinction dont ceux qui portaient les vestes pensaient être les bénéficiaires. La nouveauté perdit rapidement son attrait, d'autant plus qu'aucun changement réel n'était apporté au statut de ces ouvriers et que le travail continuait, aussi monotone qu'auparavant.

Les ouvriers portent parfois leur nom sur leur chemise. Très souvent, il est facile d'identifier les ouvriers d'après le genre et la couleur des vêtements pour lesquels ils ont une préférence.

J'ai précédemment rapporté les circonstances qui accompagnèrent l'introduction par la compagnie d'un système de convoyage des pièces usinées et souligné l'hostilité des ouvriers à l'égard de ce système.

Mais il y a d'autres raisons à cette hostilité. Avant l'introduction de ce système, les pointeaux venaient jusqu'aux machines des ouvriers pour leur donner un reçu en échange de la livraison de leurs pièces. Maintenant, l'ouvrier place ses pièces sur le convoyeur qui les centralise toutes en un endroit donné de l'usine. A divers intervalles durant la semaine, on lui fait parvenir ses reçus. Les anciens rapports d'homme à homme, entre le pointeau et l'ouvrier, sont ainsi supprimés (ce qui est très avantageux pour le pointeau). L'ancien système donnait aux ouvriers le sentiment d'un contact individuel avec les récipiendaires de son travail. L'ouvrier est très mécontent du nouveau système et demande que l'ancien soit rétabli. Il insiste pour que son travail soit comptabilisé à sa machine. Il donne pour justification de cette réclamation que, sans cela, on va le voler d'une partie de son travail. Mais ce n'est pas plus le cas maintenant que cela ne l'était avant et la compagnie multiplie les contrôles à l'extrême pour que personne ne soit volé. Le nouveau système, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'est révélé à l'épreuve plus satisfaisant à bien des égards que l'ancien. Mais l'ouvrier ne veut rien entendre, pas même la voix de sa propre raison, et il est mécontent de voir que s'accroît encore le divorce qui existe entre lui-même en tant qu'individu et les fruits de son travail, et de se sentir absorbé dans le processus d'automatisation de la production. Il essaie de protéger son individualité et se rebelle devant une réglementation croissante de son activité qui le stérilise. Aussi, ce n'est pas contre le fait qu'il est forcé de charger lui-même le convoyeur qu'il proteste, mais à cause de la séparation croissante qui s'introduit entre son activité productive et le fruit matériel de ses efforts, d'une part, et entre lui-même et les récipiendaires de son travail, d'autre part.

### Coopération.

L'organisation actuelle de la production à l'usine tend à opposer le blanc au noir, le juif au chrétien, les ouvriers entre eux enfin. Mais les éléments essentiels de cette division des ouvriers peuvent s'exprimer au niveau de l'activité productive elle-même. Ainsi que je l'ai dit précédemment, les ouvriers ont un respect mutuel fondamental de leurs qualités professionnelles. La communauté ouvrière transforme ce respect en une sorte de fierté qui est profondément ancrée chez les ouvriers. Quels que soient les effets déformants de la production moderne, ce sentiment reste vivace chez les ouvriers. Il exprime une caractéristique universelle qui est au-dessus

des barrières de races, de convictions, de religions. Mais, de nos jours, cette solidarité ne trouve pas la possibilité de s'exprimer sur le terrain de l'activité productive. Aussi tend-elle à se manifester sur d'autres plans.

Parfois, on voit se développer une magnifique camaraderie à l'usine entre les ouvriers. Habituellement, elle s'exprime dans quelque jeu bruyant et violent. Bien souvent aussi, les ouvriers chanteront en cœur pour égayer la journée de travail.

Parfois on discutera interminablement des équipes de baseball (1), de leurs performances, de ceux qui jouent dedans. On donne des détails précis sur chaque joueur et nombreux sont ceux qui connaissent jusqu'à l'état de leur santé.

Les ouvriers s'empareront de tout sujet susceptible de servir de lien d'intérêt entre eux : le base-ball, le jeu, les femmes.

Un bon ouvrier aime toujours garder sa place propre. La rigidité des catégories et les conflits qu'elle entraîne l'en empêche souvent (1).

Un jour, le sol, le long des rangées de machines, était trempé d'huile. On avait répandu de la sciure de bois pour l'absorber. Le résultat fut une sorte de gâchis épais et lourd à la place de l'huile. Bien qu'il en soit presque toujours ainsi, ce jour-là, les conducteurs allèrent chercher un balai et nettoyèrent autour de leurs machines. Ensuite, le balai fut systématiquement passé de l'un à l'autre, le long des travées. La compagnie passe son temps à réclamer des hommes cet effort, mais il est très rare qu'ils le fassent, malgré le fait qu'ils désirent beaucoup garder leur place propre.

Un jour, la chaleur était telle que l'on aurait dit que les thermomètres allaient éclater. On suffoque dans l'usine. La rangée supérieure des fenêtres est fermée. La chaîne est cassée et n'a pas été réparée. D'un bout à l'autre de l'usine, les ouvriers ne cessent pas de se plaindre aux contremaîtres. Pour une raison ou une autre, ils sont incapables d'y remédier et les fenêtres restent fermées. Personne ne pose de revendications officielles. Je cherche le délégué, mais il n'est pas là. Je contacte alors un ouvrier et lui dis : « Ouvrons donc nous-mêmes ces putains de fenêtres ». Il répond : « Allons-y ». Je fais la même proposition à quelques autres ouvriers qui acceptent. Deux d'entre nous montent jusqu'à la fenêtre de la salle de douches qui donne sur le toit, pour examiner la situation. Il se révèle qu'il est impossible de réparer les fenêtres par ce côté-là. Nous redescendons et sommes forcés de retourner à nos machines. Il m'était tout d'un coup devenu clair comme de l'eau de roche qu'une demi-douzaine d'ouvriers auraient immédiatement répondu à cet appel si on leur avait proposé d'aller chercher une échelle nous-mêmes et de monter réparer les fenêtres.

Les ouvriers sont prêts à coopérer pour améliorer les conditions d'existence à l'usine.

(1) Sport national américain, sans équivalent en France.

(1) L'auteur veut signifier, par là : soit ne peut, soit ne veut pas faire ce qui n'est pas de son ressort.

## CONCLUSIONS

La machine-outil de base dans l'industrie, c'est le tour. C'est au départ du premier tour élémentaire que l'outillage perfectionné de l'industrie moderne s'est développé. Presque tout l'outillage moderne dérive du principe du tour. La plupart des ouvriers qui y connaissent quelque chose en mécanique savent cela. Ce que je veux souligner plus particulièrement, c'est ceci : la maîtrise de l'une quelconque de ces machines prépare automatiquement l'ouvrier à s'assurer facilement la maîtrise des autres. J'ai pu le constater des centaines de fois durant ces sept dernières années. Moi-même, ainsi que d'autres ouvriers, avons été, à un moment ou un autre, mis sur des machines que nous n'avions encore jamais conduites. La plupart du temps, cela nous prenait une demi-heure pour nous mettre suffisamment au courant. C'est ainsi que, d'ailleurs, les choses se passent couramment dans la plupart des usines. Lorsqu'il n'y a momentanément plus de travail sur une machine, on met l'ouvrier sur une autre. J'ai l'occasion d'en faire la constatation chaque jour à l'usine. Dans l'usine où je suis actuellement, durant les deux premiers mois, j'ai conduit une perceuse, un tour, une machine à fileter automatiquement, une presse. Pour deux de ces machines, il s'agissait de ma première expérience.

Je me rappelle que pendant la guerre, c'était encore plus vrai. Un autre fait également révélé par la guerre, c'est la facilité avec laquelle les nouveaux venus à la mécanique pouvaient se mettre au courant en un temps relativement court. J'en eus la preuve dans le fait que durant les trois premières années de la guerre, j'ai à moi seul formé quelque vingt ouvriers des plus disparates, blancs et noirs, d'un âge variant entre 17 et 50 ans, à conduire des tours à fileter et à charioter et des tours parallèles.

Il est clair que l'organisation moderne de la production elle-même développée chez certaines couches d'ouvriers une multiplicité de capacités. Mais ce polymorphisme professionnel dans lequel l'ouvrier est dressé ne peut jamais développer toutes ses potentialités de nos jours, dans le cadre de ce que sont actuellement les usines.

L'ouvrier fait usage de ses cinq sens dans le travail quotidien à l'usine. Chacun de ces sens est déformé et mutilé. Les terribles attaques d'un appareil de production tyrannique, durant des années, poussent inlassablement les ouvriers au renversement de cet appareil et à son remplacement par un système productif qui permettra à l'ouvrier le plein épanouissement de l'usage de ses cinq sens.

Dans le système moderne de production, l'ouvrier se trouve comme isolé sur une île qui serait environnée d'une mer d'hommes et de machines. L'ouvrier est dans un sens devenu tellement étranger à lui-même qu'il est aussi entièrement coupé de ses camarades. Il ne peut supporter le bruit que font les hommes dans le restaurant express et se sent plus à l'aise seul devant sa machine. L'inquiétude dont l'ouvrier est la proie vient de ce qu'il est éternellement pris dans la contradiction suivante : donner libre cours à son désir de faire du bon travail et de rester en pleine communion avec ses camarades de travail, et se trouver dans l'obligation, un moment après, de faire le contraire.

Il existe un profond courant souterrain de révolte à l'usine qui, lentement mais sûrement, est en train de grossir. L'animosité profonde des ouvriers est partout visible. On peut la voir dans l'affaire.

sement des épaules de l'ouvrier qui déambule tout le long de l'usine d'une démarche pesante, dans la manière dont un ouvrier va boire à une fontaine, se penchant avec lassitude pour rencontrer le jeu de l'eau qui surgit ; on peut la voir aux environs de minuit dans les lèvres serrées et les traits tirés de l'ouvrier de la seconde équipe. Quelle expression plus profonde de tout cela pourrait-on donner que celle dont se servit l'ouvrier X... s'adressant à son contremaître : « Je croyais que Lincoln avait libéré les esclaves ». Plus tard, en présence de quelques camarades d'atelier, il exprimait l'idée qu'il était temps que quelqu'un vienne et nous libère des machines.

### Ce que veut l'ouvrier.

C'est cette vie qu'il vit à l'usine et qui corrompt sa vie privée qui engendre cette haine formidable de l'ouvrier. Il lutte aveuglément pour se débarrasser du poids que fait peser sur lui un système de production dénaturé. Son exaspération devant l'absence d'efficacité éclate à tout propos parce que ce sentiment est profondément enraciné en lui. Cette absence d'efficacité le fait souffrir intérieurement et le gêne. Jour après jour, il essaye de tourner les méthodes bureaucratiques et les ordres venus d'en haut. Il enregistre le gaspillage continu de la force de travail de la classe ouvrière, qui résulte d'une utilisation défectueuse des ressources techniques ou d'une mauvaise administration. Il tente en vain de mener une lutte contre la paperasserie, le laisser-aller et la bureaucratie.

Il voudrait que chaque homme qui participe à la production sente qu'il est indispensable d'accomplir sa tâche avec célérité et que chacun participe intelligemment à la tâche de remédier à toutes les déficiences techniques et organisationnelles dans la sphère de la production.

L'ouvrier exprime sa haine des systèmes dits de salaire stimulant, en disant que c'est lui-même qui devrait rédiger les contrats syndicats-patronat. Ce n'est rien moins là que dire que les relations industrielles existantes doivent être renversées. Mais c'est aussi encore beaucoup plus. Cela signifie qu'il veut arranger sa vie à l'usine de telle manière qu'il puisse satisfaire son désir de faire du travail bien fait, en sachant que cela en vaut la peine, ainsi que son désir de vivre en bonne entente avec ses camarades de travail. Il est profondément ancré dans la mentalité de l'ouvrier que le travail c'est le fondement même de son existence. Faire de son travail quelque chose qui ait un sens dans son existence, un mode d'expression de l'ensemble de sa personnalité, voilà ce qu'il voudrait faire passer dans les faits.

C'est parce que je sens moi-même cela et que je le vois autour de moi que je suis un militant révolutionnaire socialiste. Le socialisme n'est pas seulement un souhait pieux. C'est dans la vie quotidienne qu'il doit s'engendrer et dans les luttes des ouvriers et il doit leur apporter une nouvelle vie dans ce qui leur est le plus proche et qui est aussi le plus proche à la société elle-même : leur travail.

Ce n'est pas aux dirigeants actuels de la société de résoudre un tel problème. Ils ont fait la preuve, aussi bien à l'usine qu'en dehors, de leur incapacité. C'est des ouvriers eux-mêmes que sortiront les hommes et les femmes qui dirigeront et guideront l'extraordinaire soulèvement à venir. Aujourd'hui, dans l'usine, ils s'éduquent et se forment à entreprendre une complète réorganisation de la production qui soit basée sur la libération des capacités humaines dans le procès de production.

De puissantes forces préparent aujourd'hui la réalité socialiste de demain. En tant qu'ouvrier et que militant révolutionnaire socialiste, je fais partie de ces forces. C'est cette conscience qui m'a permis d'apprendre à voir clair au sein de la confusion. Je comprends qu'avec le socialisme, les ouvriers accéderont à la dignité que le capitalisme ne peut leur procurer et, en tant que révolutionnaire socialiste, j'ai été capable de rendre clair pour moi et les autres ouvriers ce que signifie la révolution montante au moyen de laquelle les ouvriers créeront un monde nouveau pour eux-mêmes et pour le reste de l'humanité.

Paul ROMANO.

FIN